

DOMENICO RIZZO

Être un corps.
Un mari impuissant
dans l'Italie de la fin
du XIX^e siècle

En chair et en os

Ces pages sont dédiées au corps d'un homme – Carlo C. – aux prises avec un problème : un mariage que sa femme – Lina S. – considère comme un échec en raison de son impuissance sexuelle. Tout cela dans l'Italie de la fin du XIX^e siècle et dans le milieu de riches israélites de Ferrare¹.

Le choix de se concentrer sur le corps d'un seul homme mérite quelques observations préliminaires. De fait, le « corps masculin » en tant que tel, est très présent dans la réflexion historiographique sur la sexualité qui se situe dans la lignée de Foucault : il constitue, en effet, le matériau d'un processus global de « disciplinarisation » qui, entre le XIX^e et le XX^e siècle, aurait réorganisé au travers de l'action sur les corps humains, le pouvoir sur l'ensemble de la société². Ce processus aurait donné naissance à un modèle fortement dichotomique, basé sur l'opposition normal/pathologique et enclin à définir le corps masculin sain par rapport aux comportements réputés déviants et aux contretypes perçus comme « étrangers » (gitans, homosexuels, juifs, etc.)³. La dimension biopolitique de la masculinité aurait ainsi nourri, durant tout le

¹ Archives d'État de Rome, Tribunal civil, fond Perizie, année 1894, n. 1106 (les chiffres entre parenthèses dans le texte font référence à la pagination de ce document).

² M. Foucault, *La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976.

³ A. McLaren, *The Trails of Masculinity. Policing Sexual Boundaries 1870-1930*, Chicago, University of Chicago Press, 1997 ; et, d'un point de vue plus traditionnel, les études de G. Mosse.

xix^e siècle, une angoisse collective envers un corps sujet à la dégradation, la consommation nerveuse, la dégénérescence⁴. L'inquiétude relative au rapport entre une vie moderne survoltée et la neurasthénie sexuelle se serait propagée essentiellement durant le dernier quart du siècle, via une littérature médicale qui déplorait l'augmentation présumée de l'impuissance masculine⁵.

Pourtant, l'histoire de la masculinité fin de siècle reste inachevée. La notion de « corps politique », bien qu'importante, ne représente qu'un seul des niveaux de signification où se joue le rapport entre corps, sexualité et identité de genre. Elle laisse complètement dans l'ombre tant la subjectivité que la capacité d'agir des acteurs sociaux « en chair et en os ». Elle ne nous permet pas, en soi, de poser la question de ce que signifie, dans un contexte donné, « être un corps », même en corrélation avec le contexte le plus vaste.

Le corps de Carlo C. est sans aucun doute « politique », dans la mesure où il est construit dans sa propre « anormalité » selon des pouvoirs et des savoirs bien identifiés. Outre la « panique morale » qui caractérise la conjoncture de la fin du siècle, on retrouve de longue date sur le terrain institutionnel une histoire du mariage qui identifie le corps légitime, « épousable », au corps sexuellement potent⁶. C'est en vertu de cette longue tradition que le mariage de Carlo C. a été porté devant un tribunal qui a pour tâche de s'assurer que son impuissance est « manifeste », « antérieure au mariage » et « permanente » pour déclarer la nullité de l'union⁷. De fait, la persistance de la norme sur la capacité sexuelle légitime l'hypothèse que celle-ci ait été « intégrée », s'inscrivant dans l'*habitus* masculin et devenant ainsi un élément de « normalité » du corps⁸. Mais ce corps – corps « anormal », qui se fait l'écho de l'anxiété liée au contexte culturel, et corps « illégitime » par rapport à une construction normative ancienne – est également le matériau concret dont se nourrissent la perception de soi et la subjectivité de cet homme. En plus d'être un corps inscrit d'office dans des dispositifs biopolitiques et d'incarner, comme le souligne Pierre Bourdieu, des dispositions qui en orientent l'action, c'est également un corps qui existe et s'exprime concrètement dans un parcours biogra-

4 E. Bayuk Rosenman, « Body doubles. The spermatorrhea Panic », *Journal of the History of Sexuality*, n° 3, 2003, p. 365-99, auquel je renvoie pour la bibliographie de référence.

5 Particulièrement informé sur le sujet A. McLaren, *Impotence. A Cultural History*, Chicago, University of Chicago Press, 2007.

6 D. Rizzo, « Corps, genre et sexualité. Traces matrimoniales à l'époque moderne », *Genre, femmes, histoire en Europe (France, Italie, Espagne, Autriche)*, A. Bellavitis et N. Edelman dir., Paris, Presses Universitaires de Paris Ouest-Nanterre, 2011.

7 Pour une histoire hors pair du point de vue juridique, voir J. Gaudemet, *Le mariage en Occident. Les mœurs et le droit*, Paris, Cerf, 1987.

8 Il est naturellement fait référence à la catégorie introduite par la sociologie de P. Bourdieu et à son application à la masculinité dans *La domination masculine*, Paris, Seuil, 1998.

phique. Qui plus est, il convient de s'interroger sur les possibilités de choix et les « tactiques » de résistance impliquant ce corps, ces « astuces » du quotidien qui peuvent vider de l'intérieur un dispositif de pouvoir, selon la brillante intuition que Michel de Certeau opposait à l'analyse de Michel Foucault⁹.

Le corps individuel est donc à côté du corps politique. Mais, en outre, le cas de Carlo C. – annulation du mariage pour impuissance présumée – est l'occasion de relier ces deux dimensions du corps au système des relations de genre ainsi qu'à la signification symbolique et sociale que le corps sexué assume dans son interaction avec les autres.

L'histoire sociale qui a adopté une optique de genre a identifié, précisément dans les rôles familiaux et leurs statuts juridiques respectifs, un instrument adéquat pour réinterpréter ces articulations sociales de manière novatrice. Cependant, dans ces recherches, le corps a été tout au plus considéré comme une donnée de départ et ce n'est pas un hasard si, dans les études sur le mariage, l'identité masculine par rapport au « pouvoir » est restée une zone d'ombre. Il reste surtout à vérifier dans quelle mesure le « capital symbolique » de la masculinité – fondement de la « domination masculine » comme aurait dit Pierre Bourdieu – repose sur le corps et comment, dans le mariage, elle se réalise à travers la relation, et entre autres, la relation sexuelle, entre les conjoints. Si les questions que nous venons de formuler ne peuvent être développées en quelques pages, l'histoire de Carlo C. permet au moins de poser des jalons, et ce grâce à une source extraordinaire : une expertise médico-légale particulièrement longue et minutieuse, ordonnée par le juge statuant lors du procès en annulation. Une telle source d'informations vérifiées est plutôt rare : les cas d'annulation ne sont pas faciles à repérer dans les archives et lorsqu'on les trouve, il est exceptionnel qu'ils s'avèrent aussi riches¹⁰. Nous tâcherons d'exploiter pleinement cette source pour ce qu'elle peut révéler sur les liens entre les trois niveaux de signification de la corporéité que nous avons précédemment évoqués.

Appartenances

La première partie de l'expertise consiste en un long compte-rendu autobiographique qu'un sténographe a dûment pris en note et dont les médecins ont

⁹ M. De Certeau, *L'invention du quotidien*, t. 1, *Arts de faire*, Paris, Union générale d'éditions, 1980, à propos du livre de M. Foucault, *Histoire de la sexualité*, t. 1, *La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976.

¹⁰ Je fais référence aux annulations de « mariages civils » mais non religieux qui présentent des problèmes divers mais non moins décourageants pour la recherche.

compilé certains extraits au profit du juge¹¹. C'est par conséquent la voix de Carlo qui occupe entièrement la scène, bien qu'il soit aisé d'imaginer les questions des experts derrière les multiples écarts et césures de son récit.

Carlo C. maintient qu'il n'est pas impuissant. Tout ce qu'il affirme doit être lu du point de vue d'un homme qui cherche à convaincre de son entière et complète capacité érectile, cette dernière étant par conséquent une « performance » de normalité. D'abord interrogé sur ses antécédents familiaux, il semble prendre soin d'éviter la moindre référence à une quelconque fragilité héréditaire : il inscrit son propre corps dans un « corps familial » irréprochable, dans une lignée de corps « sains ». Il passe ainsi en revue consciencieusement et minutieusement des dizaines et des dizaines de parents, depuis les arrière-grands-parents, et bien au-delà de ce qui pourrait intéresser les médecins dans cette affaire. De plus, les hommes qu'il mentionne sont dépeints non seulement comme robustes mais aussi comme « des pères de famille responsables » ; quant aux femmes, ce sont toutes des épouses et des mères aimantes, aux nerfs solides. Santé physique et psychique, intégrité morale et vertus bourgeoises du XIX^e siècle – comme on le sait – ne font qu'un avec les modèles du genre, dans un paradigme qui s'incarne ici au mieux dans les parents de Carlo.

La mère est « une grande et belle femme forte », « calme, paisible, aimante », « toujours parfaitement en accord avec [son] père » (15). Ce dernier, décédé à 69 ans « ne souffrit jamais ne serait-ce que d'un mal de tête » (8) ; c'est « un homme des plus droits », « très intelligent et extraordinairement actif, comme tous ses frères » tant et si bien que « partis de rien, ils réussirent, à force d'activité et de travail à faire fortune » (9). « Il participait à la vie de famille, n'avait pas le moindre vice, et n'aurait jamais provoqué la moindre histoire » (11).

En s'appuyant sur sa famille pour démontrer sa capacité sexuelle, Carlo dessine implicitement l'horizon des rapports entre le soi individuel et le soi familial dans lequel il évolue. En effet, si l'on retourne la logique de ses affirmations, il révèle l'existence d'un critère de jugement extérieur à lui-même : il ne se perçoit pas à la hauteur – en tant que « mari impuissant » – du « corps familial ». Et plus il s'attarde sur les anecdotes familiales caractérisées par un héroïsme stoïque (entre autres celles de *pater familias* sur leur lit de mort) pour démontrer sa propre intégrité physique, plus il trahit une vision de soi prouvant qu'il ne se sent pas à la hauteur. En d'autres termes, qu'il se considère ou non comme impuissant, sa capacité sexuelle ne semble pas le concerner en tant qu'individu isolé mais en tant que membre masculin de sa famille.

Puis, le catalogue des consanguins ayant été épluché, le moment est venu pour Carlo de répondre de l'usage qu'il a fait de son propre corps. Il esquisse

11 Les numéros des pages citées sont signalées dans le texte entre parenthèses.

alors un
sortes d
et de d
sa santé
rapides
virginit
quelque
jamais
pour l'a
sifs » (1
teur, la
donc ill
lisation
d'âge e
monda
tivement

Non
mais il
à sa jeu
urétrite

Astuc

Un pas
ment s
pour q
ennuye
pris en
Il avait
lui dem
ressent
le cas,
cinq o

Da
connai
marqu
produ

12 Pou
dall

alors une enfance et une prime jeunesse dans laquelle auraient cohabité deux sortes de besoins opposés : ceux d'un corps jeune et énergique, plein de vie et de désirs et ceux d'un usage modéré de chaque plaisir, de telle sorte que sa santé n'a pu en être compromise. Ainsi – pour donner quelques exemples rapides – il s'est masturbé, mais « sans en abuser » (18) ; il a ensuite perdu sa virginité à l'âge de quatorze ans avec une domestique ; à Venise où il a passé quelque temps à l'Université, il a vécu « une vie de jeune homme, mais sans jamais faire d'abus excessifs » (20). Et il s'est adonné à sa grande « passion pour l'alpinisme », « sans jamais [s']être imposé des efforts intenses et excessifs » (21). Carlo présente une vie régie par un seul et unique principe directeur, la « modération ». Vertu virile et bourgeoise par excellence qui devrait donc illuminer par ricochet un corps irréprochable. En même temps, la socialisation de ses aventures érotico-sentimentales le connote fortement en termes d'âge et de classe sociale. Il a des maîtresses régulières, des danseuses demi-mondaines, selon l'usage du groupe auquel il appartient et qu'il présente narrativement aux experts comme il l'a fait à Ferrare devant ses pairs.

Non seulement il inscrit son corps dans une famille respectable et saine, mais il l'inscrit également dans un groupe libertin et téméraire qui remonte à sa jeunesse. Et il pousse le réalisme jusqu'à confesser avoir contracté une urétrite à cause d'une chanteuse de caf'conc.

Astuces et espoir

Un passage de son récit mérite une attention particulière. Il raconte comment son père, un important marchand de bois, l'aurait rappelé de Venise pour qu'il rentre travailler avec lui à Ferrare. Mais « la vie en cette ville [l']ennuyait » et il avait déménagé dans les montagnes autrichiennes. Là, il avait pris en charge la gestion de forêts, contribuant ainsi à la prospérité familiale. Il avait pu ainsi « vivre sa passion pour la montagne » (23). Bien entendu, on lui demande immédiatement si, à rester dans les montagnes à son âge, il ne ressentit pas le manque de « distractions ». Il explique alors que ce n'était pas le cas, « car [s]e trouvant à neuf heures de train de Vienne, [il] s'y rendai[t] cinq ou six fois par an » (23).

Dans les années où Carlo les pratiquait, la montagne et l'alpinisme connaissent un véritable boom. Il s'agit d'un sport favorisant le nationalisme, marqué par une corporéité saine et virile qui entend à la fois exprimer et produire¹². Pour un israélite de sa génération, tout ceci pourrait se colorer

12 Pour l'Italie, voir l'ouvrage particulièrement utile de A. Pastore, *Alpinismo e storia d'Italia : dall'Unità alla resistenza*, Bologne, Il Mulino, 2003.

d'une nuance supplémentaire : celle de l'affirmation d'un « nouvel homme israélite » « musclé »¹³. En fait, l'identité juive n'apparaît qu'une seule fois de manière explicite dans le récit de Carlo C., et encore est-ce pour prendre ses distances avec elle, quand il explique que la famille de Lina avait jeté son dévolu sur lui, « car j'étais de la même religion et qu'ils étaient particulièrement attachés aux préjugés religieux, alors que moi, je n'ai aucune de ces idées préconçues » (25). Toutefois, lorsqu'il raconte le succès de l'entreprise de son père et de ses frères, il n'est guère difficile de déceler une nuance implicite de détachement orgueilleux par rapport à l'image du juif du ghetto. En qualifiant la religion « d'idées préconçues », Carlo trahit l'optique selon laquelle il choisit de se positionner pour construire son identité sociale : une optique de conformité, morale et corporelle, cohérente avec la pratique d'une activité sportive (en général masculine et bourgeoise) telle que l'alpinisme.

Mais cela ne suffit pas. Car si le sport et la passion pour la montagne le rendent « conforme » au « corps social » musculaire qu'il souhaite incarner, il peut aussi bien utiliser la montagne de manière tout à fait personnelle. En en faisant « astucieusement » – comme le dirait Michel de Certeau – une pratique de « résistance » au dispositif de normalité du corps sexuellement performant, alors qu'il se sent en difficulté sur ce plan. En d'autres termes, s'activer dans les bois de Carinthie lui permet de « sauver la face », que ce soit en faisant une activité reconnue et acceptée dans son contexte de référence, ou en évitant de se soumettre aux pressions de ses pairs et à la fatigue d'avoir à prouver constamment sa conformité sexuelle. Un corps « hors norme » est un corps sur la défensive, mais il possède encore une marge d'action dans l'utilisation créative de certaines facettes de ce dispositif de pouvoir qui voudrait le mettre hors-jeu. Cette astuce peut même fonctionner sur soi-même : s'auto-représenter comme un passionné de montagne peut tout à fait permettre à Carlo de se percevoir de façon positive et non à travers ses carences.

Carlo est alors un jeune homme qui se trouve bien tout seul et qui a découvert en Autriche une façon de tout concilier, travail et alpinisme, un rôle dans l'entreprise familiale et une certaine autonomie. Mais la mort de son père vient l'arracher à cet isolement qui lui convient si bien : en tant qu'aîné, il lui revient de reprendre la tête de l'affaire paternelle. Il est alors contraint de liquider très vite sa propre activité en Autriche ce dont il parle avec regret : « j'y perdis beaucoup d'argent » (23). Il accomplit donc son devoir familial et se retrouve à nouveau à Ferrare. Et les besoins du « corps individuel » – de ce corps qui apprécie d'escalader la montagne et vit très bien à neuf heures de train d'une ville – passent au second plan.

13 D. Boharyn, *Unheroic conduct, The Rise of Heterosexuality and the Invention of the Jewish Man*, Berkeley / Los Angeles / Londres, University of California Press, 1997.

Quelques mois plus tard, il est fiancé à Lina S. Pourquoi, lui demandent les médecins ? Il s'est involontairement laissé entraîner par le cours des événements, explique Carlo (ce qui est, au fond, déjà une confession en soi). Ce sont les parents de la jeune fille qui « jetèrent leur dévolu sur lui » (25). Il commence par refuser mais devant leur insistance, « à force d'en entendre parler, je m'habituai à l'idée de cette union, d'autant que cette jeune fille m'était sympathique et me plaisait » (26). Supposons maintenant que, au moment de son retour à Ferrare, Carlo ait été conscient de ses problèmes d'érection. Et que cela soit une des raisons pour lesquelles il n'ait pas voulu se marier. Le fait qu'il s'habitue à l'idée du mariage est dans ce cas un processus mental intéressant. Cela signifie qu'il finit par croire à l'image que le monde alentour lui renvoie de son propre corps. Mais sur quoi fonde-t-il ses espoirs ? Il s'agit d'un scénario qui, hypothétique en ce qui concerne Carlo, est en revanche explicitement confirmé dans d'autres cas, où des maris dont le mariage est annulé pour cause d'impuissance racontent leur cheminement psychologique : ils se sont convaincus que la « qualité » de l'expérience matrimoniale – différente des expériences occasionnelles et mercenaires – libérerait leur corps et le rendrait sexuellement potent. La « qualité » de l'expérience renvoie à la « qualité » de la partenaire. Par exemple, c'est un « fiasco » avec une prostituée qui convainc à la même période un commerçant napolitain que « cela se serait très bien passé avec la femme de son cœur et, renonçant à toute autre tentative de coït illégitime, il décida carrément de se préserver pour son futur mariage »¹⁴.

Si le mariage peut fonctionner comme une dystopie ou une contre-utopie sexuelle, c'est en vertu d'une conception hydraulique du désir masculin qui règle la participation sexuelle masculine dans une dimension « réactive » du corps, sans le remettre en question. Nous sommes là à l'origine d'un rapport de longue date entre désir masculin et prestation corporelle, d'une conception – au fond néo-platonicienne – de l'Éros qui fait de la vue le sens par excellence et fait donc de la beauté féminine le trait capital du genre. Ainsi, aux origines du mariage moderne et d'une science de la « sexualité », la théologie morale post-tridentine, soucieuse de valoriser la sexualité matrimoniale, a fait porter une lourde responsabilité en la matière aux épouses. La médecine, de son côté, a défini leur habileté à se faire désirer comme faisant partie intégrante de leur capacité sexuelle¹⁵. C'est ainsi que Carlo qui base pourtant sa ligne « de défense » sur la consommation du mariage et donc sur la négation de son impuissance, a recours au stéréotype de la femme frigide, excessivement pudique, hystérique, etc., traits qui ont refroidi leurs rapports et lui permettent de rejeter la faute sur sa femme.

14 Archives de l'État de Naples, Tribunal civil, Expertises 1907, fasc. 177.

15 Pour faire court, je me permets de renvoyer à mon analyse : D. Rizzo, « Corps, genre et sexualité », art. cité.

Intimité

La description par Carlo C. et Lina S. des quelques mois de leur vie de couple – et en particulier de leur « lune de miel » – révèle un scénario intéressant. En montrant ce qui se passe lorsqu'un couple ne réussit pas à « consommer » le mariage, il permet en effet d'identifier les attentes, sexuelles et autres, qui président aux relations entre hommes et femmes, issus de la bourgeoisie de la fin du XIX^e siècle ; et il suggère que l'incapacité sexuelle peut avoir un effet destructurant sur l'*auctoritas* conjugale, générant de ce fait une « crise » et imposant une réécriture rapide pour chacun des rôles de genre.

Jusqu'à un certain point, leurs récits sont largement convergents. À part, semble-t-il, quelques exagérations de la part de Carlo, par opposition au cadre plus nuancé dépeint par Lina : « bien qu'ayant l'innocence d'une enfant, j'avais tout de même assez de maturité pour comprendre quels étaient les devoirs qui incombaient à ma nouvelle condition » ; « tant qu'il ne s'agissait que d'être caressée, moi je n'ai jamais refusé, je l'ai seulement repoussé quand je vis qu'il était sur le point de se passer des choses que je ne comprenais pas encore. Cela a recommencé plusieurs soirs... » (72-73). Carlo a un point de vue différent : « je fus violemment repoussé » ; « la même histoire se répéta toutes les nuits suivantes » et alors, « je cherchai à la laisser tranquille durant quelques jours, espérant que je finirais par vaincre sa résistance par la douceur » (37). La situation est hautement émotionnelle mais nous ne sommes pas dans un contexte exceptionnel par rapport aux rôles de genre plus conventionnels. L'extrême pudeur de la jeune femme – cohérente avec la vertu qui lui a permis de faire un bon mariage – se heurte à la pression d'un désir masculin présumé déjà expert des plaisirs de la chair. Le psychodrame de genre qui en découle est tout à l'avantage de Carlo : « elle me suppliait de me montrer patient », et disait que « si j'avais un peu d'indulgence pour elle, petit à petit elle me donnerait satisfaction » (39).

Dans cette première phase, c'est à Lina de s'adapter, de réaligner son corps par rapport à ce qu'on attend d'elle – y compris les attentes familiales, son mari en arrivant à la menacer de la renvoyer chez elle – et c'est ce qu'elle fait : « au fur et à mesure, mes yeux s'ouvrirent », raconte-t-elle ; « bien qu'implorant toujours qu'il montre un peu de patience », « petit à petit j'ai fini par me soumettre à ce que je compris être les devoirs conjugaux » (73). Vient un moment où la femme est disposée à ne pas repousser son mari et à se laisser pénétrer. C'est à ce point que se situe sans doute un épisode-clé : au beau milieu de leur voyage de noces, dans un hôtel de Constantinople, Carlo parle « d'un matin » où il rencontre, pour la première fois « une résistance plus faible »

qui lui pe
qu'appar
mariage

Cette « r
devoir co
plus dran
change r

« Dar
en le po
atteindre

surexcita
Malédic
surmont

tantielle
à l'inerti
oublié a

Pre
pièce pa
l'image

que tout
tionner

ce qui se
devait to

me pass
anormal

lui, étan
(75). Il e
culpabil

poir cro
j'étais e

le prend
dessus e
disait d

ment pi
(75-76).
qu'il n'é

Leu
jusqu'à
parents
sa mère

qui lui permet de « tenter » d'« accomplir le coït ». Mais la reddition n'est qu'apparente, explique-t-il, et il faudra encore un peu de temps avant que le mariage ne soit consommé. Cependant, il est fort probable que Carlo ment. Cette « résistance plus faible » renvoie au moment où Lina se « soumet » au devoir conjugal. Et c'est le moment à partir duquel le récit de sa femme se fait plus dramatique, car la balle est alors dans le camp de Carlo et le psychodrame change radicalement de sens.

« Dans les premiers temps, il tentait d'introduire son membre dans le vagin en le poussant avec les mains mais n'y arrivait pas, alors il le branlait pour atteindre l'érection mais il restait flasque et alors il était pris de moments de surexcitation, de spasmes et il se débattait et jurait en disant : Malédiction ! Malédiction ! » (73). C'est avec un sentiment de désespoir que Carlo cherche à surmonter le problème. S'étant habitué à l'idée du mariage, une idée consubstantielle à l'identité sociale de son corps, tout l'édifice risque de s'écrouler face à l'inertie du « corps individuel ». L'un ne peut que se baser sur l'autre. L'avoir oublié a mené au désastre.

Prendre acte d'une telle dyscrasie signifie démonter l'habitus de genre pièce par pièce, opération que Lina elle-même doit accomplir par rapport à l'image de son mari. Elle avait cru devoir s'imposer la « soumission » pour que tout aille bien. Elle a du mal à comprendre ce qui continue à ne pas fonctionner dans son mariage : « moi je n'avais pas encore une idée très claire de ce qui se passait et je ne pouvais en trouver la raison, mais je comprenais qu'il devait tout de même y avoir quelque chose d'étrange là-dessous » (73-74). « Il me passa par l'esprit que l'échec de tous ces efforts était dû à une quelconque anomalie de ma part, car je ne pouvais concevoir que la déficience vînt de lui, étant donné qu'il s'agissait d'un homme jeune et apparemment sain » (75). Il existe dans le point de vue du « dominé » une inertie qui l'amène à culpabiliser, à penser ne pas être à la hauteur de ses devoirs. Et c'est le désespoir croissant de Carlo qui met la jeune femme sur ses gardes. « À mon tour j'étais excitée par ces contacts, ces tentatives, si bien que j'avais très envie de le prendre dans mes bras, de le serrer [...]. Mais alors sa couardise prenait le dessus et me voyant dans cette grave situation, il me demandait pardon et me disait d'avoir de la compassion pour lui, et pour dire la vérité, j'avais réellement pitié de lui et je finissais par le caresser moi-même pour le reconforter » (75-76). « À voir cet homme qui était une loque, j'avais fini par comprendre qu'il n'était rien d'autre qu'une larve d'homme ! » (76).

Leurs rapports cessent alors entièrement. Ils deviennent deux étrangers jusqu'à ce que Lina profite d'une absence de Carlo pour retourner chez ses parents. Mais il faudra encore deux mois de plus avant qu'elle ne se confie à sa mère, obtenant ainsi toutes les informations dont elle aurait eu besoin pour

comprendre ce qui s'était passé. « Je pus me faire une opinion plus précise des fonctions de procréation et affirmai alors résolument : mais dans ce cas, cet homme n'a jamais été mon mari ! » (80). Dès lors, Lina peut revoir tous les détails de son histoire, relire, repenser, réinterpréter ses sensations, son corps, en les comparant, au moins avec sa mère, qui lui communique la version socialement partagée et le modèle normatif de l'intimité conjugale. « Pendant tous les mois durant lesquels j'avais vécu avec lui, explique-t-elle, je n'avais pas réussi à me persuader que j'étais une femme mariée, j'avais l'impression que tout n'était qu'une farce et lorsque, me voyant souffrante, on m'avancait l'idée de la grossesse, j'avais l'impression qu'on se jouait de moi parce que, bien qu'incapable de dire pourquoi il était impossible que je sois enceinte, car *il ne me semblait pas avoir été rendue femme*, j'avais tout de même comme l'impression de ne pas l'être » (81, je souligne).

En ce qui concerne le mariage en tant qu'institution, la « normalité » du corps construit comme corps sexuellement performant est justement un élément ancré dans les mœurs. C'est le sexe qui crée le lien. Et, bien qu'ignorant les rudiments de la sexualité, Lina S. le perçoit. Ses attentes s'arrêtent au seuil de sa conscience qu'il doit se passer quelque chose entraînant un changement de statut, qui marque une fracture au niveau corporel. Elle sait qu'il devra se passer quelque chose de radical avec son mari. Et il s'agit d'un événement « incorporé » par le genre. Quant à Carlo C., sa prise de conscience est plus lucide mais analogue, il réalise que la traduction de l'événement en acte repose sur sa propre capacité corporelle. Le caractère dramatique et fortement émotionnel de ses réactions face à sa propre incapacité est cohérent par rapport à un cadre qui existe de longue date. Et à ce point, la rage et la pitié envers Carlo se transforment en un sentiment de mépris total : « durant ma cohabitation avec lui, il m'a semblé être particulièrement limité, j'ajouterais même qu'on décèle chez lui un soupçon de crétinerie » (83).

Le « rite de passage » est un échec et le jouet de la « domination masculine » est brisé : l'*habitus* n'a pas résisté à l'épreuve du « corps individuel ». Et rien n'exprime mieux la catastrophe que le mépris dans les yeux du « dominé ».

Célébrité

L'abandon de Lina est soudain et Carlo en parle avec sincérité : « après une telle rupture, je restai à la maison pendant plus d'un mois, parce que je me sentais profondément blessé ; chose étrange, bien que cette femme ne m'ait jamais montré le moindre signe de tendresse, je ressentis tout de même un grand vide autour de moi. J'avoue que j'espérais vaguement que, par amour-

propre sinon p
(50). « D'autre
rellement, dans
tars, alors que
sur la place pub

Le type de c
sociale. « Je co
conseil que je n
une jeune fem
elle était belle,
la situation au
eu tort, à la ram
gal. Cette jeun
était devenue
construire une
plus grande va
est celle de dép
être que le din
nir une maîtres

« Cela dura
peines, l'interr
accrochage ave
certains de me
et de quitter la
confirme donc

La querelle
femme elle-m
le fait suivant
état, il faut du
quoi que ce so
en partant pou

Médecins

Les trois exp
l'impuissance
manente ». V
conclusion. In
phie les définis

propre sinon pour autre chose, ce regrettable incident se serait arrangé » (50). « D'autre part, poursuit-il, j'étais très ennuyé par le scandale, qui, naturellement, dans une petite ville telle que Ferrare, donnait libre cours aux racontars, alors que l'honorable nom de ma famille n'avait jamais été ainsi traîné sur la place publique » (51).

Le type de difficulté dans lequel il se trouve le pousse à renouer avec une vie sociale. « Je commençai à fréquenter mes anciens amis, et c'est aussi sur leur conseil que je repris ma vie de célibataire. [...] J'eus l'occasion de rencontrer une jeune femme qui n'hésita pas à devenir ma maîtresse » (52). « Comme elle était belle, je me faisais un plaisir, pour faire du tort à ma femme, d'étaler la situation au grand jour, tant et si bien que je n'hésitai pas, et peut être ai-je eu tort, à la ramener régulièrement chez moi, à la faire dormir dans le lit conjugal. Cette jeune femme, je l'escortais dans la rue, je l'emmenais au théâtre, elle était devenue ma maîtresse officielle » (54). En un mot, Carlo cherche à se construire une réputation. Lina se montre tout à fait lucide à ce sujet : « Sa plus grande vanité, qui dans son cas pourrait être qualifiée de véritable folie, est celle de dépenser de l'argent avec les femmes, même s'il sait qu'il ne pourra être que le dindon de la farce. Je suis convaincue qu'il serait capable d'entretenir une maîtresse dans le seul but de faire croire qu'il en a une » (84).

« Cela dura ainsi pendant cinq ou six mois, jusqu'à ce que, passé les premières peines, l'interminable lutte de représailles dans laquelle je vivais, suivie d'un accrochage avec le frère de ma femme, entraînent l'intervention à Ferrare de certains de mes oncles paternels, qui me conseillèrent de liquider mes affaires et de quitter la ville pour faire un voyage d'agrément et me distraire » (54). Il confirme donc que son corps est une affaire de famille.

La querelle qu'il a avec son beau-frère est liée à un épisode raconté par sa femme elle-même. Son frère, en effet, a entendu une jeune femme raconter le fait suivant : « il a été mon amant durant deux ans et je sais que dans son état, il faut du courage pour se marier, car il n'a jamais été capable de faire quoi que ce soit ! » (84). C'est la situation dont Carlo avait réussi à se sortir en partant pour la Carinthie.

Médecins illusionnistes

Les trois experts désignés par le tribunal arrivent à la conclusion unanime que l'impuissance de Carlo est « manifeste », « préexistante au mariage » et « permanente ». Voyons sur quelles bases, par quel raisonnement ils arrivent à cette conclusion. Interprètent-ils le rôle qui leur a été attribué par une historiographie les définissant comme les instruments de la biopolitique ?

Le récit autobiographique des deux époux occupe quatre-vingt-dix-huit des cent cinquante-six pages de l'expertise. Pourtant, les médecins préviennent que cette narration n'est pas concluante : seul le corps de Carlo peut révéler la « vérité » à l'œil de l'expert. Le fait que l'impuissance soit « manifeste » est démontré à travers une série de tests de réactivité à la douleur et aux stimuli électriques, tests récurrents dans la médecine de la fin du XIX^e siècle : son gland est d'abord pincé, puis stimulé par du courant voltaïque et enfin exposé à des variations de température mais il demeure toujours « au repos le plus total » (113-117). Mais il y a aussi le fait que Lina soit toujours vierge, en dépit des nombreux rapports sexuels que Carlo affirme avoir eus avec elle.

Comment prouvent-ils par contre que l'impuissance soit un problème ancien dans la vie de Carlo et surtout que ce problème ne pourra jamais être résolu ? Il s'agit ici de la partie qui est toujours la plus difficile pour les médecins, incités par la norme – canonique à l'origine – à construire des taxinomies du corps masculin aussi raffinées qu'incertaines et qu'ils n'élaborent que pour se légitimer devant les tribunaux. Dans le cas présent, la preuve passe par la reconnaissance des symptômes de « neurasthénie sexuelle ». Les médecins appliquent donc à Carlo ce paradigme emblématique de la biopolitique de la fin du XIX^e siècle. Le célèbre traité médico-légal d'Eduard von Hofmann, que les experts citent dans sa traduction italienne récente¹⁶, explique « qu'il y a des hommes chez qui l'excitabilité des centres qui régissent les fonctions sexuelles, en particulier l'érection, est inexistante ou anormalement affaiblie. On comprend comment cela peut se faire alors que tout le reste de l'organisme fonctionne tout à fait normalement et les canonistes les plus anciens, qui avaient une grande expérience dans ce domaine, désignaient ce phénomène par l'appellation de nature frigide » (119-120). Le fait est que Hofmann, mettant la neurasthénie sexuelle au même niveau que la frigidité des anciens, commet une « erreur » fonctionnellement stratégique dans l'économie globale du discours médico-légal de la fin du XIX^e siècle. Le cas de Carlo le prouve clairement. Il s'agit d'une « erreur » parce que la « frigidité » des anciens définissait une condition de l'organisme en général et décrivait un équilibre du tempérament – inné ou résultant d'une maladie – qui se retrouvait dans une multiplicité de signes extérieurs affectant la voix, la peau, le tonus musculaire, etc.

16 E. Hofmann, *Trattato di medicina legale : ad uso degli studenti e dei medici*, Naples, Vallardi, 1885, qui reprenait la deuxième édition allemande (*Lehrbuch der gerichtlichen Medizin*, Vienne/Leipzig, 1881). L'auteur était à cette époque directeur de l'Institut de médecine légale de Vienne et ses écrits circulèrent dans toute l'Europe durant une bonne trentaine d'années. Son manuel avait été immédiatement traduit en français : *Nouveaux éléments de médecine légale*, traduction par le Dr E. Lévy, introduction et commentaires par P. Brouardel, J.-B. Baillière et fils, Paris 1881.

Mais c'est
aux médecins
syndrome
considérée
conséquences
tions ne s'é
rait être dia
qui déclare
qui nie en é
du médecin

thénie » –
patient – p
indices pri
en substan
explicatif d

Dans le
caractéristi
et dans sa
tution phy
sence de p
ressortir de

Une fo
morcer, co
Carlo. La r
locale ; et C
de sa vie s
ment » un
il est « rais
effet qu'un

Ainsi, c
se trouve a
lesquels le
et du comp

Corps et

Le parcour
lyse, com
détourné

Mais c'est précisément en vertu de cette assimilation qu'il devient possible aux médecins – au cas par cas et en pratique – d'identifier la « neurasthénie », syndrome qui, à la rigueur, ne devrait concerner que la « fonction sexuelle », considérée comme la dernière fonction à se constituer chez l'homme et par conséquent la plus fragile et sujette à l'épuisement sans que les autres fonctions ne s'en ressentent. Pensée en ces termes, la « neurasthénie » ne pourrait être diagnostiquée que par un examen clinique, en présence d'un patient qui déclare en souffrir ! De quelle manière peut-on l'identifier chez quelqu'un qui nie en être affecté ? C'est là qu'entrent en scène les qualités d'illusionniste du médecin expert : avancer comme confirmation du diagnostic de « neurasthénie » – ce qui est scientifiquement impossible sans la collaboration du patient – précisément les signes extérieurs qu'il a en réalité utilisés comme indices principaux, signes déjà connus de la « sagesse antique », c'est-à-dire, en substance, de vieux stéréotypes qui ont la vie dure et jouissent du pouvoir explicatif du sens commun !

Dans le cas présent, ce qui confirme le diagnostic de Carlo, ce sont « ses caractéristiques morales, et en particulier son côté efféminé devant un miroir et dans sa manière de s'habiller » (137), comme d'ailleurs « sa propre constitution physique qui, du fait de son faible développement musculaire, de l'absence de poils abondants, de la blancheur et la délicatesse de sa peau, fait ressortir de manière flagrante une touche de féminité » (138).

Une fois activé, l'instrument de la « neurasthénie » est difficile à désamorcer, comme le montre la chaîne de déductions des experts à propos de Carlo. La neurasthénie peut en effet trouver son origine dans une affection locale ; et Carlo a admis avoir souffert d'une uréthrite pour prouver l'existence de sa vie sexuelle. Cependant, selon les médecins, son uréthrite a « probablement » une autre origine qui se trouverait dans l'excès de masturbation auquel il est « raisonnable » de penser qu'il se soit adonné ; car comment croire en effet qu'un adolescent soit enclin à la modération !

Ainsi, dans ce cas précis, l'instrument « politique » de la neurasthénie se trouve activé suite à un arbitrage entre les différents sens possibles, parmi lesquels les attributs de genre les plus conventionnels et stéréotypés du corps et du comportement masculins ont un rôle à jouer.

Corps et émotions

Le parcours biographique que Carlo C. détaille à l'attention des médecins s'analyse, comme on l'a vu, sous différents angles. Même dans un discours aussi détourné et « stratégique » qu'est sans doute le sien, apparaît l'inextricable

enchevêtrement des niveaux en fonction desquels « être un corps » prend sa signification.

Le corps individuel s'avère un fondement de la subjectivité mais également un positionnement par rapport à sa famille, à ses pairs et à la classe sociale. Les fragilités et les ambitions du corps « politique » sont des fragilités qui agressent et des ambitions qui fondent l'identité tant individuelle que sociale – je pense respectivement à l'impuissance et à la pratique d'une activité sportive ; les deux se jouent en premier lieu sur le terrain de l'intimité sexuelle et de la performance de genre.

Faire coexister les différentes significations de corps n'est pas chose aisée. Il me semble, néanmoins, que l'anthropologie, et en particulier l'anthropologie médicale, fait une suggestion fort utile : afin d'établir une passerelle entre les diverses significations du corps et afin de tenter une synthèse entre ces représentations corporelles, il faut prendre en compte les « émotions » du sujet qui *incorpore*¹⁷ ces significations. Dans notre cas, il s'agit des « émotions masculines » qui affleurent, émotions dont l'histoire de Carlo C. est émaillée et que son récit met en scène devant les médecins. On trouve l'*orgueil* de l'appartenance à un corps familial sain ; le *plaisir* du sport ; la *frustration* et la *vanité* dans le rapport avec ses pairs ; la *honte* et le *désespoir* face à un rôle qui s'effondre lors de l'interaction sexuelle avec sa femme ; la *solitude* et le *vide* qu'il affirme ressentir après son abandon...

Si l'on y regarde de plus près, on constate que c'est dans ces émotions que s'alimentent réciproquement le corps de la subjectivité et le corps faisant partie d'une famille ; le corps de la « domination masculine » et celui qui incarne la crise de la fin de siècle. Il conviendra de poursuivre l'étude du discours sur la virilité à partir de ce point : si les émotions « font l'histoire » et à leur tour « ont une histoire »¹⁸, celle-ci s'entremêle inextricablement avec le genre et avec le corps des acteurs sociaux. C'est en cela que la manière dont Carlo C. gère son impuissance est exemplaire.

17 Voir le désormais classique N. Scherer-Hughes et M. M. Locke, « The mindful body. A prolegomenon to future work in medical anthropology », *Medical Anthropology Quarterly*, n° 1, 1987, p. 6-41. Sur le versant historiographique, voir B. H. Rosenwein, « Worrying about emotions in history », *American Historical Review*, juin 2002, p. 821-845.

18 U. Frevert, « Was haben Gefühle in der Geschichte zu suchen ? », *Geschichte und Gesellschaft*, n° 2, 2009, p. 202.

Masculin confronté du Chaco

Entre 1932 et
plus meurtri
ans, le Parag
souveraineté
de brousse c
bien des arm
théâtre des
sation occid
petites com
néolithique
1870 et 1930
conquis les
des commu

Le dépla
l'événemen

1 Il n'existe
le général
sonnes. C
1932, dern
2 E. D. Lan
tiers : cor